

entre économie et autres sciences sociales. Porosité car le calcul coût-bénéfice sert d'hypothèse heuristique à des travaux de sociologie politique. Absence de porosité car les approches transdisciplinaires restent, dans les faits, peu nombreuses. Le calcul coût-bénéfice et la théorie des jeux sont certes reconnus comme étant des outils très puissants pour comprendre nombre de phénomènes (voir l'annexe de l'ouvrage). Mais l'outil mathématique peut aussi s'avérer limité pour en comprendre d'autres, comme le vote. Une issue serait selon nous de mettre en commun les compétences des différents chercheurs en sciences sociales.

Ilyess El Karouni

Laboratoire d'Économie Dionysien – Université Paris 8

Illouz (Eva), *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité.*

Traduit par Frédéric Joly

Paris, Le Seuil (La couleur des idées), 2012, 400 p., 24 €.

Si Madame Bovary avait vécu au *xx^e* siècle, aurait-elle acheté des livres de *développement personnel*, consulté des forums, été voir un « psy » pour comprendre ce qui n'allait pas chez elle *amoureusement* parlant ? Cela l'aurait-elle empêchée de se suicider ? Par ailleurs, se suicide-t-on encore aujourd'hui quand l'amour fait mal ? Eva Illouz propose une réponse à ces questions dans son dernier ouvrage traduit en français après *Les sentiments du capitalisme*. Le choix du partenaire amoureux est d'apparence plus libre qu'auparavant. Par exemple, la plupart des écrits amoureux passés évoquent une histoire d'amour impossible liée aux origines sociales des partenaires. Si cet aspect est encore présent dans les premiers films hollywoodiens, il disparaît des blockbusters occidentaux contemporains. Les obstacles à une vie amoureuse satisfaisante auraient

donc changé avec l'arrivée de la modernité, la question amoureuse se déplaçant du milieu social vers la personne. Pour comprendre cette métamorphose, la sociologue propose de partir des discours, l'analyse de la souffrance amoureuse passée portant d'abord sur les romans d'amour du *xix^e* siècle. Pour les périodes plus contemporaines, c'est un matériau épars qui est proposé : à la fois des extraits d'entretiens sociologiques, mais aussi des tribunes journalistiques, des livres grands publics (comme *Le journal de Bridget Jones*, des guides de bonnes manières ou de *coaching*) ou des blogs. Le tout est complété par une abondante littérature académique.

L'ouvrage comprend deux parties. La première vise à fixer le cadre des grandes transformations amoureuses liées au développement du capitalisme. La seconde analyse leurs effets sur l'amour vécu par nos contemporains. Deux changements principaux sont à noter dans les conditions du choix amoureux. Le premier dans « l'écologie du choix » : les règles d'endogamie ont été transformées par la révolution sexuelle. Deuxième métamorphose, l'architecture du choix, ou la culture amoureuse et l'évaluation émotionnelle et affective de l'individu. E. Illouz observe ainsi l'effacement progressif d'une notion importante : le caractère. Les héroïnes de Jane Austen étaient peu sensibles à la validation affective par autrui. Ce qui comptait, c'était de respecter certains codes moraux et éthiques. Cette congruence entre choix privé et public s'expliquait par la forte influence de la famille et du voisinage dans le choix du partenaire amoureux, faisant de l'émotion une construction *a posteriori* (elle n'est pas un préalable à la rencontre, ce qui diffère du régime « d'authenticité émotionnelle » [p. 57] contemporain). Puis, on a assisté à la transformation de l'écologie du choix avec l'émergence progressive des marchés matrimoniaux. Ce désencastrement des relations amoureuses vis-à-vis des codes moraux traditionnels se traduit par l'apparition de nouveaux critères de sélection : le physique, la comptabilité sexuelle,

émotionnelle et psychologique, ou encore l'intimité affective vont désormais avoir toute leur importance. Le *sex-appeal* (défini comme code visant à susciter le désir sexuel) attire toutes les attentions, suivi par un fort investissement sur le corps favorisé par l'essor de la photographie et du cinéma. La diffusion d'une vulgate psy y a aussi contribué, en établissant que la sexualité jouait un rôle important dans la formation de l'individualité. Tout ce faisceau d'événements permet le développement des « champs sexuels » entendus comme « des arènes sociales où le désir sexuel devient autonome et la compétition sexuelle généralisée » (p. 95). Cependant, la façon d'investir ces champs est une pratique extrêmement genrée. À partir du XVIII^e siècle, on commence à croire que les femmes peuvent naturellement résister à la tentation sexuelle, l'abstinence féminine devenant synonyme de vertu. Les hommes seraient plus vulnérables à leurs pulsions, et même si les femmes sont dominées dans toutes les sphères, elles ont un pouvoir, celui de la séduction. Aujourd'hui, on assiste à un inversement de ce rapport, les hommes devenant ce que E. Illouz appelle des « phobiques de l'engagement ». L'une des explications de ce phénomène se trouve dans la construction contemporaine de la masculinité : la sexualité va devenir le reflet du statut socio-économique de l'homme. Les femmes sont davantage caractérisées par une stratégie d'union exclusiviste motivée par les perspectives de procréation. L'homme est moins contraint à la reproduction biologique, mais plus à une autonomie psychologique, à l'ascension sociale et au succès économique. Ce qui entraîne une profonde dissymétrie, les femmes subissant un « désavantage structurel » (p. 132), en rentrant plus tard sur le marché matrimonial tout en continuant à vouloir autant d'enfants. La rencontre, ici, devient quasiment économique, faisant de la rareté et du détachement des critères de valeurs essentiels. Sexualité et engagement se dissocient de plus en plus, expliquant alors que les hommes soient plus motivés par la sexualité que les femmes. Cette

« forte inégalité affective » (p. 174) – dissimulée sous des airs de spontanéité et de préférence individuelle – permet aux hommes de taire leurs émotions en raison des choix plus vastes dont ils disposent.

Pour E. Illouz, c'est finalement « le désencastrement de l'amour par rapport aux cadres sociaux qui a fait qu'il est devenu le théâtre de négociation de la valeur personnelle » (p. 191). Elle oppose les explications par l'idéologie de l'individualisme, qu'elle refuse, et la sienne, qui permet d'expliquer la puissance de l'amour romantique : « l'amour fournit un ancrage fort à la reconnaissance, à la perception et à la constitution de la valeur propre du moi, à une époque où la valeur sociale est à la fois incertaine et continuellement négociée » (p. 199-200). La contradiction soulignée entre les deux explications (la sienne *versus* celle par l'individualisme) n'est cependant pas explicitée. La sociologue affirme simplement que « si la littérature consacrée à la rencontre, au sexe et à l'amour est une telle manne financière, c'est précisément parce que les enjeux que représentent l'amour, la rencontre et le sexe ont acquis une importance capitale par leur capacité à établir un sentiment de valeur personnelle et sociale » (p. 209). Or, à ses yeux, la lutte pour la reconnaissance et l'autonomie sont en opposition paradoxale, l'autonomie étant la condition et la limite de cette reconnaissance ; la souffrance amoureuse qui en découle ou résulte de l'insuffisance de reconnaissance dans l'amour (c'est toute la question de l'engagement) pèse sur l'abandonné alors qu'anciennement la notion de faute morale faisait peser le poids sur l'abandonnant. Là encore, les exemples tirés des romans de J. Austen servent d'illustration. Le désenchantement de l'amour, sa rationalisation (pour parler comme Weber) sont soulignés. Mais, pour E. Illouz, la rationalité ne travaille pas contre les émotions (de l'extérieur) mais avec elles, de l'intérieur, modifiant également leur perception et leur compréhension. Deux modèles culturels sont ainsi en lutte, l'abandon de soi et la fusion émotionnelle

versus l'autorégulation et le choix éclairé. Dans l'amour enchanté, l'objet d'amour est sacré, impossible à justifier ou expliquer, la force de l'expérience amoureuse bouleversant toutes les autres expériences. La distinction objet/sujet disparaît, l'objet d'amour est unique et incommensurable (c'est-à-dire d'une singularité absolue, donc irremplaçable) ; l'intérêt personnel n'est pas un critère recevable. L'expérience actuelle retourne chacun de ces points en son contraire, sous l'influence des trois forces culturelles qui ont refaçonné l'expérience et la signification de l'amour (la science, le contractualisme politique, les technologies du choix comme internet). Actuellement, aimer bien signifie aimer selon son intérêt personnel bien compris. Si l'amour devient une source de souffrance cela signifie qu'il est une erreur ; la sensibilité contemporaine inverse un sens amoureux plus ancien (dans Shakespeare par exemple) où la souffrance de la « folie d'amour » était intégrée et acceptée, et où la réciprocité, gage de bien être personnel, n'était pas, comme aujourd'hui, un élément de l'amour. L'idée de symétrie et de réciprocité incite à l'auto-contrôle de ses propres émotions ; elle invite les femmes (surtout) à évaluer ce qu'elles apportent à leur relation, comparativement à leurs partenaires ; elle fait valoir les règles d'équité et d'impartialité sur les rapports érotiques ; enfin, elle incite à intégrer les rapports érotiques à des règles procédurales neutres. La recherche de symétrie émotionnelle implique une évaluation permanente (donc, en somme, une procéduralisation permanente des relations amoureuses). La saturation de savoirs désenchantés dans laquelle nous sommes interdit la pleine confiance et le plein engagement (on y croit sans y croire) ; d'où le désenchantement du désir amoureux au moment même où il joue un rôle capital dans nos vies et dans l'estime de soi. Dans ce contexte, l'imagination amoureuse a pris une place démesurée et, ensuite, l'expérience ne peut être que décevante.

L'impression d'ensemble laissée par ce livre est assez ambivalente. *Pourquoi*

l'amour fait mal se lit « comme un roman », rendant ainsi accessible tout un pan de la littérature anglo-saxonne (notamment autour de la sociologie des émotions) méconnue en France. L'autre intérêt de l'ouvrage d'E. Illouz réside dans la prise en considération des objets ou supports (forums, tribunes, etc.) dont la valeur n'est pas suffisamment reconnue en sociologie. Cependant, la volonté affichée par E. Illouz de faire une approche sociologique du sentiment amoureux, qui apparaît comme un programme de recherche intéressant, doit encore être confronté à l'empirie. En effet, le matériau sur lequel la sociologue s'appuie n'est pas assez explicité ni systématisé. La méthodologie de recherche est beaucoup trop allusive. Il est difficile, par exemple, de savoir ce que deviendrait sa construction si l'on prenait tel autre protagoniste de *Sex and The City*, tel autre extrait de forum ou tel autre personnage de roman ; ne pourrait-on pas « voir » des choses totalement différentes ? Le travail de recherche est décrit de façon beaucoup trop rapide pour un ouvrage scientifique. Ce défaut se constate aussi dans le recours, aux fins d'appuyer ses propos sociologiques, à des philosophes et essayistes se préoccupant assez peu de considérations empiriques. Ainsi, pour ne donner qu'un seul exemple, on peut douter que le livre de Pascal Bruckner, *Le paradoxe amoureux*, puisse servir de preuve irréfutable de la démoralisation des fantasmes sexuels à notre époque. La grande diversité des auteurs cités, où Platon et Weber côtoient Bridget Jones et Jane Austen, représente à la fois l'intérêt et la limite de ce livre. Mais s'agit-il d'illustrations ? Le statut des romans et de la littérature cités n'est pas clair : que nous permet de comprendre J. Austen de son époque (est-elle le témoin de ce qui se passait sous ses yeux, ou une visionnaire créatrice, ou une mixte savant des deux ? Comment en déduire l'analyse du sentiment amoureux ancien pour les « vraies » personnes et pas seulement pour les héroïnes de papier ?). Les châtelaines oisives de J. Austen sont-elles si proches des autres catégories sociales laissées dans

l'ombre ? Quelle est la densité sociologique de ce qui est cité ? Qu'en est-il des classes populaires, totalement absentes de ce livre, comme si tout se jouait entre « grandes » personnes (des classes supérieures ou moyennes supérieures), celles qui ont la main sur la littérature, les blogs, la télé-réalité, etc. Pour ne citer qu'elles, on ne parle pas des filles-mères de l'ancien régime amoureux, qui, elles, ont bien senti le poids de la faute lorsqu'elles ont été « abandonnées ». Même si la sociologie n'a pas pour vocation unique d'analyser les rapports de classe, leur absence est remarquable, d'autant plus qu'elle conduit l'auteure à minimiser les rapports de pouvoir. Plusieurs postulats (autour de l'individualisme par exemple) ne sont pas vraiment soumis à enquête, mais simplement affirmés, posés comme une évidence. Enfin, différentes facettes du « sentiment » amoureux sont abordées : amour, rapports érotiques, sexe (y compris dans la dimension du harcèlement), mariage et engagement, sans que les liens entre ces différents aspects soient tout à fait élaborés, ce qui laisse l'impression de « zapper » de l'un à l'autre.

Ce faisant, E. Illouz dégage des perspectives de recherche stimulantes, qui pourraient être explorées sur des terrains français dans les prochaines années.

Pierre Brasseur

Clersé
CNRS – Université Lille 1

Geneviève Cresson

Clersé
CNRS – Université Lille 1

Liogier (Raphaël), *Le Mythe de l'islamisation. Essai sur une obsession collective.*

Paris, Le Seuil, 2012, 224 p., 16 €.

C'est une analyse éclairante et passionnante que livre Raphaël Liogier dans cet

ouvrage fort bien documenté, au croisement de la sociologie, de l'anthropologie et de la science politique, sur un sujet d'actualité et qui n'a pas fini d'alimenter débats, études et polémiques. C'est à un véritable travail de déconstruction que s'emploie l'auteur, passant en revue de manière systématique les arguments convoqués, depuis le début des années 2000, en appui d'une thèse « étrange », celle de l'*islamisation* du monde, de l'Europe, et bien sûr de la France. Il en souligne la relative nouveauté : ce n'est plus le rejet « classique » des étrangers qui voleraient « nos » emplois, ni même le stade d'une islamophobie qui s'est diffusée au cours des années 1980-1990. La religiosité des musulmans et les signes visibles de l'islamité sont désormais de plus en plus interprétés comme une « entreprise d'*acculturation inversée* » (p. 10), que guide leur objectif d'imposer à tous leur mode de vie. Pour comprendre comment ces individus et collectivités en sont arrivés à être considérés comme une telle menace, l'auteur nous emmène découvrir les origines et la genèse du mythe ; son enquête se porte ensuite sur les registres plus qualitatifs de cette construction idéologique. Les derniers chapitres analysent les effets sociaux et politiques bien réels d'une telle mystification dont, outre le climat délétère qu'elle contribue à installer, des mesures liberticides concrètes.

Dans le premier chapitre, R. Liogier retrace la manière dont la peur archaïque d'un autre qui nous submerge s'est progressivement synthétisée autour de la figure du musulman, perçu comme l'altérité adverse la plus fondamentale. Il évoque quatre périodes : au regard fasciné caractéristique du XIX^e s'est substitué un regard méprisant propre au XX^e siècle, puis le regard effrayé, à partir des années 1980, et, enfin, un regard paranoïaque, faisant aujourd'hui du musulman « la figure centrale de l'altérité indésirable » (p. 33). Si l'orientalisme fut une poétique qui accompagna de fait des conquêtes en marche, des distinctions se firent aussitôt jour à l'égard des religions. Contrairement au